

REPRODUCTION

L'HOSPITALITÉ

(Suite)

Ainsi souillée dans son cœur, la vanité y avait pris de profondes racines. Si, durant ses années de collège, Jules avait travaillé par amour-propre, pour être en tête de sa classe, une fois échappé des banes de l'Université en 1809, à dix-huit ans, il devint le plus inutile des attachés de chancellerie, sous le nom pompeux de Massot de Montenoire, qu'il put prendre sans protestation, le dernier des Forcy de Montenoire venant de mourir émigré.

Il y avait un an à peine qu'il menait une vie facile et brillante et faisait à plaisir danser les écus du père Massot quand celui-ci mourut. Jules courut à Montenoire ; il faut lui rendre cette justice que sa douleur fut sincère et profonde, mais il fut pour le moins aussi sensible au coup qu'il reçut quand sa mère lui apprit la situation, leur ruine presque totale, la nécessité de quitter Paris, de vivre à Montenoire, serrés l'un contre l'autre, dans la plus stricte économie.

Si Jules avait eu une nature mieux trempée, si surtout il avait reçu cette éducation morale que rien ne remplace, il se fut raidi contre les revers ; il eût courageusement lutté. Une carrière toute droite s'ouvrait devant lui : il n'avait qu'à prendre du service dans l'armée. Mais la crainte de retrouver ses camarades de plaisir, de paraître à leurs yeux amoindri, pauvre, sous les habits de simple soldat, le détourna de ce vaillant parti. La honte de sa détresse fut telle, et sa vanité reçut une telle blessure, qu'il n'osa même plus retourner à Paris. Il préféra s'enfoncer à Montenoire, oisif, inutile, dévoré d'ennuis et d'inépuisables regrets. Quand l'âge de la conscription arriva, il ne voulut même pas partir pour son sort, et la dernière grosse dépense que sa mère et lui purent faire fut de le racheter du service.

Puis sa mère mourut à son tour. A partir de ce moment, il ne sortit plus de Montenoire ; il fuyait les regards des gens du pays ; il lui semblait toujours lire sur leurs visages, quelque impassible qu'ils se tinssent, une raillerie à son adresse, une ironique pitié de sa misère. Étranger au monde extérieur, ne pouvant plus se donner même le luxe d'un journal, il ne connaissait les nouvelles que par les récits de la vieille Françoisse, pauvre bonne femme, depuis vingt ans au service de ses parents, qui l'avait vu tout petit, qui ne pouvait se résoudre à l'abandonner et qui, harassée de la vie, demeurait à Montenoire autant par dévouement que par nécessité. Ils vivaient tous deux sur la maigre rente : mais on peut dire que les huit cents francs étaient juste suffisants pour empêcher les deux solitaires de mourir de faim.

Quelle existence ! Quand Jules réfléchissait que rien ne la pouvait changer, que les jours et les années passeraient et qu'il en serait toujours ainsi, que les douloureux problèmes du pain quotidien, du renouvellement des vêtements se poseraient toujours ! il pensait au suicide. Mais il n'avait pas vingt-cinq ans ; la sève de la jeunesse, l'appel si puissant de la vie, le reprenaient. Qui sait, dans ce long avenir ouvert de-

vant lui, si la roue de la fortune ne ferait pas encore un tour qui le replacerait en haut ! Et il subissait l'existence.

Cependant, la veille du jour où se passaient les événements que je viens de raconter, un incident bien ordinaire et bien trivial avait ramené l'imagination du solitaire vers les plus désespérantes réflexions. Sous les assauts du vent furieux et le déchainement des averses, le toit vermoulu d'une des tours de Montenoire s'était écroulé dans les fossés. Jules était allé visiter le désastre, et il en avait profité pour parcourir en détail son misérable château, en voir toutes les parties, juger celles qui tiendraient bon, celles au contraire qui succomberaient bientôt dans leur lutte inégale contre les éléments. Il avait constaté avec terreur que, sauf sur le donjon même où il habitait, il n'y avait plus un toit en état de résister encore pendant un an. Comment parer à ce danger insinectable ? Où trouver les sommes nécessaires non à réparer Montenoire, mais à l'empêcher de tomber ? Il serait donc à brève échéance sans asile ! Que deviendrait-il alors ? Et les plus sombres réflexions le torturaient. Tant qu'il serait à Montenoire, il serait encore quelqu'un, un *Monsieur*, presque un châtelain, il ferait encore figure, aux yeux même des paysans du voisinage qui ne savaient pas au juste l'étendue de sa détresse ; mais une fois sans abri, sans ressources que ses soixante francs par mois, sans position, sans métier, sans même le moyen de retourner à Paris, où il aurait pu se cacher aisément et gagner son pain sans honte, quelle serait donc sa vie ? Et alors il repassait longuement tous les incidents de son heureuse jeunesse d'enfant gâté ; il se revoyait Massot de Montenoire, attaché de chancellerie, cavalier brillant, assidu des bals et des fêtes, ami recherché par ses compagnons de plaisir. Il évoquait leur silhouette ; il les évoquait les uns après les autres ; il se demandait ce qu'ils étaient devenus ; il les suivait dans la vie par imagination, et se disait qu'aucun ne pouvait avoir un sort aussi lamentable que le sien. Et qu'avait-il donc fait, lui, pour être aussi malheureux ? Ne méritait-il pas, comme les autres, de s'asseoir au banquet ? Pourquoi donc le destin aveugle et muet l'avait-il rayé du nombre des convives ? Alors des rages le prenaient, une colère aveugle lui serrait la gorge, il criait des imprécations en se roulant sur son lit, et soulageait ses nerfs par le bruit de sa voix déchainée dans cette vaste solitude de Montenoire. Nulle oreille ne pouvait l'entendre, car la vieille Françoisse, une fois le souper desservi, redescendait coucher au village auprès d'une parente infirme.

Parmi ces compagnons de jeunesse auxquels Jules songeait le plus souvent, était justement Schopman, qui avait été élevé au même collège que lui, et avec lequel il s'était plus particulièrement lié. Plusieurs années de suite les deux enfants avaient passé les vacances ensemble à Montenoire ou dans une propriété provinciale des Schopman. Ils ne s'étaient pas quittés à la sortie du collège, puisque Théodore, malgré sa fortune, avait fait sa médecine à l'École de Paris, alors que Jules passait dans la capitale son année de chancellerie. Le désastre de Massot, dont Schopman n'avait que vaguement connu toute l'étendue, les avait séparés. D'abord ils s'étaient écrit ; mais il y avait